

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 56

Artikel: Reymond le pensionnaire
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du ciel sur la terre, sois le bienvenu ! Quoique tes faibles membres soient couchés sur la paille d'une crèche, chacun de ceux qui te voient veut réjouir ton amour ! »

Après ce prologue, commence le drame, dont les principales péripéties sont la *Naissance* dans l'humble crèche, l'*Adoration des Mages*, la *Persécution d'Hérode*, etc.

Le repas succède à la représentation dramatique, et le festin cède lui-même, un peu plus tard, la place à la danse.

Pendant les quinze jours que durent ces fêtes, on se visite beaucoup entre amis. Les travaux de la terre sont suspendus, et le grand repos de la nature semble vous inviter au plaisir. Déjà la plaine et la montagne, les vallées et les bois, ont reçu leur parure d'hiver. La neige durcie fait de la Norvège toute entière une vaste route ouverte à tous, et sur laquelle les traîneaux circulent dans tous les sens. A vingt lieues à la ronde on se regarde comme voisins, et l'on use de tous les privilèges du voisinage. Les invitations ne se font point par lettre close et particulière, mais chaque maître de maison dresse une liste générale des invités qu'il veut recevoir ; un patineur s'en va d'une ferme à l'autre ; il montre sa liste, et, en regard de son nom, chacun indique s'il accepte ou s'il refuse. On se réunit vers quatre heures. Il fait nuit depuis longtemps. Le tintement lointain des grelots annonce l'approche des convives, cachés encore par le détour du chemin, le coin d'un bois ou le repli du terrain. Tout à coup les traîneaux arrivent, cinq ou six à la fois ; on avertit le père de famille ; il paraît sous le porche avancé de son perron ; les serviteurs sortent au-devant des invités, la torche à la main. Les flammes semblent courir en reflets rouges sur la neige ; on arrête devant la porte les petits chevaux qui hennissent et frappent du pied la terre gelée, secouant leurs longues crinières emmêlées de givre et poudrées à frimas.

Au moment de son arrivée, on offre à chaque convive une tasse de thé ou de café. On cause en se promenant dans les grandes pièces du rez-de-chaussée, pour dégourdir les jambes, fatiguées d'une longue inaction dans le traîneau trop étroit. Quand tout le monde est réuni on apporte le *mellem-maalti* (le repas du milieu). C'est un plateau chargé de sandwiches, d'anchois, de tranches de langue de renne, ou de viandes fumées, et de petits morceaux de fromage. Chacun se sert et mange debout ; les femmes boivent un verre d'eau ; les hommes un verre d'eau-de-vie blanche. Bientôt on bat les cartes. Les jeux en vogue sont le *boston*, l'*hombré*, le *sirvenzel*, sorte de piquet savant, et la *mouche* à trois cartes. Le punch circule incessamment ; il est assez fort ; hommes et femmes y font également honneur. Vers huit heures on sert le souper. Qui a vu un souper norvégien en a vu mille. On présente d'abord un poisson coupé par tranches ; le plat fait le tour de la table et chacun se sert soi-même. Après ce premier service, on enlève la première assiette, sous laquelle chaque convive en trouve une seconde ; une servante, derrière sa chaise, essuie sa fourchette et son couteau qu'elle lui rend. Au poisson succède le gibier. Le gibier en cette saison, c'est le daim,

c'est le *ptårtnigan*, équivalent de notre coq de bruyère, c'est le *tiur*, espèce de gallinacée des bois, gros comme une poule d'Inde. Une succession de sauces accompagne chaque plat.

La maîtresse du logis ne s'assied jamais à table ; elle se tient debout derrière ses convives, circulant autour d'eux, allant de l'un à l'autre, comme pour voir s'il ne manque rien à personne. On ne voit du reste, dans ces festins, ni maîtres d'hôtels, ni valets de pied, robustes gaillards dont je suis toujours tenté de rire, quand je vois une assiette de porcelaine au bout de leurs bras d'Hercule. En Norvège, tout le service intérieur est confié aux femmes ; leur main, plus légère et plus délicate, s'acquitte mieux des soins domestiques ; elles ont tout à la fois plus de douceur, plus de prévenance et plus de délicatesse.

Le Norvégien, et c'est là un des traits les plus aimables de son caractère, aime que tout soit heureux autour de lui. Il convie à ses fêtes même les petits oiseaux affamés par le long hiver de la Norvège. Le matin de Noël on prend la plus belle gerbe dans les greniers, on la fiche au bout d'une perche sur le toit de la maison, et le premier moineau-franc qui aperçoit dans l'air l'heureuse gerbe à demi dénouée, pousse de petits cris gloutons, comme pour appeler les retardataires qui s'endorment dans le froid et dans la faim ; c'est plaisir de les voir s'élancer de toutes les cimes, voleter autour de la gerbe avec des ébats joyeux et mille cris impatients, puis tout à coup tomber sur elle comme un filet vivant, la couvrir du réseau de leurs ailes frémissantes, se disputer le même épi comme s'il n'y en avait point assez pour tous, et, quand la bande a fini son repas avide, éparpiller et perdre le grain qui reste. Ainsi veut-on qu'à l'exemple de l'homme les oiseaux puissent fêter Noël, et qu'il y ait un mouvement de joie dans toute poitrine palpitante.

Reymond le pensionnaire,

Nouvelle par Urbain Olivier. Lausanne, 1866 ; Georges Bridel. éditeur. 1 vol. in-12. Prix : 5 fr.

A chaque fin d'année, l'apparition d'un nouvel ouvrage de M. Urbain Olivier vient nous causer une agréable surprise. Après les *Récits de chasse*, les *Deux neveux*, l'*Hiver*, etc., vint, en 1865, l'*Orphelin*, cette charmante nouvelle qui est dans toutes nos bibliothèques et qui a été lue et relue de tous. Cet ouvrage fut suivi d'*Adolphe Mory*, du *Manoir du vieux Clos*, de la *Fille du Forestier* et de l'*Ouvrier*. Aujourd'hui, c'est le tour de *Reymond le pensionnaire*.

Voilà bien des volumes nés, en peu de temps, de la même plume. Et pourtant tous ont obtenu un égal succès, tous ont été accueillis avec une véritable joie. C'est une belle récompense, une satisfaction qu'obtiennent peu d'écrivains : nous nous en félicitons pour notre littérature nationale.

L'*Orphelin* semble avoir inauguré chez l'auteur une nouvelle série de publications qui ont un même genre et un même but. Son genre, à M. Olivier, ce sont des scènes de la vie champêtre, prises sur le fait, des des-

criptions données avec la fidélité d'un auteur qui a vécu au milieu des personnages de ses livres, qui cou-
doie chaque jour l'habitant des campagnes et a étudié
ses travaux, ses mœurs, ses goûts, ses qualités, ses
défauts, ses aspirations. — Son but, c'est celui de dis-
traire, d'instruire et de moraliser à la fois. On ne lit ja-
mais quelques pages d'Olivier sans en conserver une
bonne et douce impression. Il y a dans cette lecture
une sérénité qui captive, on y reconnaît une plume
sincère, une piété franche, amicale et dégagée d'affec-
tation, qui trouve tout naturellement place dans le ré-
cit et ne s'impose point.

Voilà le genre, voilà le but de notre excellent écri-
vain; c'est toujours la même note, il est vrai, mais
une note charmante, sympathique, qui ne fatigue ja-
mais.

Oui, nous dirons à tous ceux qui aiment de saines
lectures, des portraits nettement dessinés, des descrip-
tions saisissantes prises dans nos mœurs, dans notre
vie vaudoise, nous leur dirons, lisez *Reymond le pen-
sionnaire*, vous y retrouverez tout cela sous une forme
des plus attrayantes et des plus dignes d'intérêt.

L. M.

On nous écrit de Lausanne les lignes suivantes que
nous publions sans commentaire, ne voyant dans leur
contenu qu'une innocente plaisanterie :

Enfin, Monsieur, enfin, après sept mois d'efforts sou-
tenus, les Lausannois sont parvenus à faire des près
de Georgette une vaste fondrière, où le sol délayé fuit
de tous les côtés. Quelques-uns prétendent que ce ré-
sultat est dû aux torrents de sueur versés par les ou-
vriers et les employés communaux; beaucoup cepen-
dant restent dans le doute.

Quoiqu'il en soit, on peut voir, à l'œil nu, poindre
au sein de cet océan de boue les premiers linéaments
de la fameuse route de la gare. — Chacun s'en réjouit !
— Tout le monde espère que ce gigantesque tronçon,
qui mesure près d'un kilomètre, sera terminé en même
temps que le tunnel du Mont-Cenis, et qu'ainsi l'on
pourra inaugurer le même jour les deux plus hardies
conceptions que l'esprit de l'homme ait osé rêver.

La commune de Lausanne, avec l'intrépidité qu'on
lui connaît, semble avoir compris ces vœux, et, si pen-
dant quelque temps elle a paru croire que la route se
ferait seule, elle rachète cette illusion en poussant les
travaux.

Un voyageur, arrivé après mille périls, de Georgette
au Casino, rapporte que les villas des environs de la
Rasude sont dans le dénuement le plus complet, leurs
moyens de communication avec Lausanne et la gare
étant coupés par les travaux. La Municipalité s'est
émue tout d'abord à l'ouïe de ces renseignements; puis,
elle a décidé de mettre à l'étude, en attendant le gel,
un système d'échasses perfectionnées à l'usage de ses
administrés.

Espérons qu'elle réussira !

Second concert de la Société philharmonique.

Il a fallu un grand courage, une grande foi, en tout cas un tra-
vail d'Hercule de la part de l'orchestre et de son directeur, pour
étudier en si peu de temps et offrir au public quatre œuvres ins-
trumentales présentant chacune des difficultés de plus d'un
genre. Il y a à peine un mois que le premier concert a eu lieu ;
la tâche de l'orchestre était alors proportionnellement facile, en
ce que les morceaux exécutés étaient familiers à beaucoup de so-
ciétaires. Cette fois-ci, toutes les œuvres constituaient pour nos
amateurs une étude nouvelle. La symphonie de Mozart, en sol mi-
neur, et l'ouverture d'Egmont, de Beethoven, sont, artistement
parlant, des tâches si délicates et scabreuses, qu'elles auraient
fait reculer bien des sociétés d'amateurs aussi bien que leur chef.
La symphonie de Mozart a été, à notre avis, le point lumineux
de la soirée. Le *Menuet* et le finale ont été dits avec un style par-
fait et d'une manière entraînant, aussi le *Menuet* a-t-il été bissé
avec un tonnerre d'applaudissements. La *Marche funèbre*, de
Chopin, a fait une impression particulière et insolite : un silence
absolu et solennel régnait dans toute la salle et toutes les physio-
nomies révélaient tour à tour l'impression produite par le com-
mencement et la fin lugubre de la marche, et la félicité pleine
d'espérance et d'amour exprimée dans le trio. Ce morceau aussi
a été redemandé. L'ouverture d'Egmont a eu une lueur vive dans
le grand et irrésistible *crescendo* de la fin.

Nous avons été réjoui de voir le public sentir et apprécier tout
ce qu'il y avait, dans les œuvres et l'exécution, de finesse de
nuances, de poésie et de noblesse. Même les *puritains en fait
d'art* se sont déclarés satisfaits des *détails nombreux et variés,
des attaques et de la mesure*, tout en faisant la juste part des cir-
constances défavorables, et pour le moment inévitables, qui em-
pêchent une pureté harmonique parfaite. Aussi souhaitons-nous
par la suite à la société une position financière qui lui permette
de couronner l'œuvre commencée en mettant entre les instru-
ments à anches et cordes plus d'harmonie et de parité. Du reste,
tel que l'orchestre est composé, M. de Senger a réussi à faire
valoir chaque instrument à son endroit, chaque intention de
l'œuvre, tout en y ajoutant des détails de nuances variées et
idéales parfaitement justifiées. Le public sent certainement, et
l'orchestre avec lui, combien M. de Senger mérite de reconnais-
sance pour le nouvel horizon de jouissances qu'il leur ouvre,
jouissances nobles et élevées qui, loin de s'adresser à l'ouïe seule,
satisfont l'esprit et le cœur.

G.-A. KOELLA.

La jeune Savoyarde.

(Suite et fin.)

Et comme je la regardais sans doute de l'air de réclamer une
explication sur le mérite extraordinaire de ce talisman : « Quand
mon père mourut d'un mal qu'on dit être le même que le mien, »
dit-elle, « il tenait ce crucifix.... J'étais bien petite encore !....
Ma mère me porta sur son lit de mort... il me regarda en pleu-
rant ; et, après avoir pressé son Sauveur sur ses lèvres en fer-
mant les yeux, il me le donna,.... et il me dit : garde ce crucifix,
ma pauvre petite Gertrude, ne le quitte jamais ;.... il te proté-
gera contre les méchants ; tant que tu l'auras, tu seras en sû-
reté ;.... mais si tu le perds !.... ma pauvre orpheline, nous
serons bien près de nous revoir ! »

Et Gertrude regardait son crucifix avec des yeux pleins de
larmes.

« Oui, Monsieur ! » dit la mère « c'est bien cela. Mon pauvre
défunt, en la bénissant à son lit de mort, lui a laissé ce crucifix
pour héritage. Mes soins n'ont pas valu la protection de ce cru-
cifix pour ma pauvre Gertrude ; car, un jour qu'elle avait négligé
de le suspendre à son cou, elle est tombée au lac, et a failli périr ;
et depuis ce jour-là... sans doute ça l'a refroidie ; je ne sais !....
toujours est-il qu'elle a commencé à tousser de cette vilaine façon
que vous entendez depuis une heure !.... Eh ! mon Dieu !....
tous mes chagrins sont venus de là. »

J'essayai alors de faire comprendre à ces pauvres femmes que